

MICHEL MELOT

Le dessous des cartes

De tous les médias, la cartographie est l'un des plus discrets, et des plus anciens. Mais les cartes prennent chaque jour une importance plus grande et conditionnent notre vie autant que bien d'autres instruments. Développée naguère pour ses vertus documentaires et utilisée d'abord pour faciliter les transports et guider les voyages, la cartographie a engendré dans les années 80 une multitude d'outils opérationnels de gestion, qui dirigent non seulement la circulation mais aussi la construction, l'environnement, la sécurité, la santé publique, l'agriculture, l'action politique et culturelle. Personne n'a oublié en outre que les cartes, comme la géographie dans son ensemble, « ça sert d'abord à faire la guerre » et ici plus qu'ailleurs, les progrès techniques ont été tributaires des recherches militaires.

*Fragments
de
Yougoslavie,
D.R.*

Les cartes sont des objets sémiologiquement complexes. Dans une récente et remarquable thèse, Christian Jacob en a étudié les origines¹. Dans la Grèce antique, pays de conquêtes territoriales ou commerciales, c'est du récit des voyageurs qu'est née l'idée de la cartographie. À la description littéraire des trajets s'est substitué leur schéma graphique, autre forme de l'écriture. Toute carte comporte ainsi un aspect narratif et même récitatif que l'on perçoit lorsqu'on la consulte selon un itinéraire. La carte est une sorte d'enfant hybride de la langue et de la géométrie : c'est une particulière richesse. Cependant, la linéarité de la lecture des cartes n'est plus celle d'un texte. À la lecture des détails se superpose la vision de l'ensemble de la carte, perçue globalement.

Aucun autre support ne mélange aussi intimement le texte et l'image. L'origine de la carte est discursive mais sa nature et iconique, puisque le bond en avant qu'elle représente tient dans la figuration totale et analogique du territoire concerné. Analogique, certes puisque les proportions du modèle y sont scrupuleusement respectées, mais schématique aussi jusqu'à l'extrême à tel point que c'est presque par convention que les eaux y sont généralement représentées en bleu et les forêts en vert. La plupart des éléments de la carte sont des vestiges d'analogie plutôt que des représentations : la largeur des traits qui distinguent les routes des chemins, les courbes de niveau, les pavés plus ou moins gras qui signalent l'importance des villes etc. Les informations « digitales » y sont aussi nombreuses et les purs symboles (alphabet, chiffres) y fourmillent. Entre les symboles et les icônes, on y trouve tout un peuple de pictogrammes et d'idéogrammes. Enfin, si le principe de la carte est de représenter de façon réduite et schématique la réalité d'un territoire, elle n'est pas exempte d'objets qui n'ont aucune réalité concrète comme les longitudes et latitudes, la marque des frontières ou des circonscriptions administratives. Si bien qu'aucun autre médium ne présente un registre de signes aussi étendu.

Depuis les années 60, l'électronique a donné à la cartographie des dimensions nouvelles. Les SIG (systèmes d'information géographiques) permettent de situer n'importe quel objet sur un réseau de références spatiales et de l'y déplacer. Outre que le repérage des objets atteint, avec les satellites, une précision inconnue jusqu'alors, au point que les cadastres peuvent être corrigés par satellite, les SIG offrent la possibilité d'informer de fichiers divers (de bases de données ou de banques d'images) tous les points de la carte, de les actualiser en permanence et surtout, de les manipuler comme tout fichier numérique pour faire apparaître des critères pertinents. Là en-

1. Christian Jacob, *L'Empire des cartes*, Albin-Michel, 1992.

core, signaux analogiques figurés ou colorés et conventions graphiques se confondent, comme c'est le cas dans l'imagerie médicale ou la télédétection.

Ces manipulations nous rappellent qu'il s'en faut de beaucoup que la carte fournisse une information objective. Son caractère fondamentalement analogique (le respect mathématique des mesures de l'espace) nous l'avait fait oublier, malgré les déformations criantes des mappemondes, de même que la manipulation des images numériques nous rappelle que la photographie n'est pas qu'un reflet du réel. La carte, d'ordinaire, inspire une totale confiance. Bien sûr, la terre change aussi et la carte des bancs de sable de la Loire ou des dunes des Landes doit être tenue à jour, plus encore les courants marins et les zones d'avalanche. Mais tant qu'Orléans sera à 130 km de Paris, tant que Deauville sera au bord de la mer, rien ne pourra me faire douter de la vérité de la carte. Aucune interprétation n'est ici possible, même si Orléans et Deauville sont outrageusement réduites à deux points noirs de différent diamètre, ou, au mieux à quelques polygones figurant le parcellaire.

Mais qu'arrive-t-il si l'on manipule ainsi les éléments sujets à caution ? Le parcellaire du cadastre n'est qu'une marque de propriété et n'est pas inscrit dans le territoire. *A fortiori* les frontières. Or, les frontières ont toujours été fluctuantes, jadis elles n'étaient pas même une ligne mais une zone incertaine. Elles se recourent aujourd'hui : on nous annonce que les « pays » s'imposeront aux « parcs régionaux » qui s'imposent aux communes. Comment figurer une hiérarchie sans prendre un parti visuel ? C'est que, de nos jours, on cartographie tout et n'importe quoi : les langues régionales, les flux migratoires, les espèces protégées, les sondages d'opinion, les pratiques religieuses et culturelles, les taux de pénétration des coutumes, les épidémies, la consommation des produits, les variétés stylistiques des maisons rurales, la fréquentation scolaire et le volume des déchets ménagers. La cartographie, qui servait jadis à se déplacer dans l'espace et à aider les militaires à gagner la guerre a multiplié ses applications d'une manière fantastique. Elle n'a pour autant rien perdu de sa crédibilité, et c'est ici que je voudrais attirer l'attention de ses usagers.

La carte, dont les spécialistes connaissent bien tous les pièges, est toujours enseignée et perçue comme un outil d'une remarquable objectivité. Il est bon de rappeler que l'efficacité de la carte, qui fait son succès, repose sur la sélection et sur la réduction des éléments qu'elle prend en compte. Sur une carte Michelin, les ruines sont représentées, de façon pictographique (à l'analogie trop lointaine pour ne pas devoir être assimilée à un symbole purement conventionnel) par trois points disposés en triangle. Toutes les ruines

sont identiques : on ne saura pas s'il s'agit d'une ville fortifiée ou d'un four à pain. Parmi les ruines, une sélection très sévère a été faite, selon une interprétation de la notion même de ce qu'on peut appeler une ruine en fonction de son intérêt pour le touriste ou, dans le cas des cartes d'état-major, le militaire. L'archéologue prendra en compte les ruines enterrées, le militaire s'intéressera plus aux ruines qui forment un obstacle ou sur lesquelles il pourra grimper : question que le cartographe devra trancher. On se souviendra alors que la carte est un récit plutôt qu'un phénomène naturel.

Les événements récents d'Irak et du Kosovo, guerres menées par le géoréférencement électronique des cibles, furent suffisamment riches en confusions pour qu'on ne se pose pas la question de la méthodologie et de l'épistémologie de la carte : ce qu'elle dit et ce qu'elle cache, qui la fait et pour quel usage, quels types de critères elle est capable de prendre en compte. On a découvert qu'il y avait – ou plutôt qu'il devrait y avoir, une éthique de la cartographie, comme il y a une éthique des sondages, que les politiques doivent penser et que le public doit connaître. Il y a les erreurs grossières ou voulues : une ambassade n'est pas une station de télévision. Un char ennemi n'est pas une brouette mais un char ennemi n'est pas non plus un char ami pris à l'ennemi. Un convoi qui bat en retraite n'est pas un convoi qui conduit les prisonniers vers le pays victorieux : ils vont pourtant dans le même sens. La frontière marquée sur la carte est à la fois essentielle dans le combat et totalement inopérante pour la discrimination cartographique. Le résultat des opérations est à l'image de la réduction et de la schématisation qui la dirige. Il ne peut rien en sortir de plus. La carte fonctionne comme une statistique : elle ne permet le tri qu'à partir du moment où le corpus est homogène et tous ses éléments interchangeables. On a coutume de dire que la statistique est la forme la plus sophistiquée du mensonge. Or, la carte est bien devenue la forme la plus sophistiquée de la statistique.

La morale de la carte est bien connue des spécialistes. La carte archéologique répertorie tous les sites où l'on pourrait trouver des vestiges. C'est pourquoi ils ne souhaitent pas la diffuser en l'état : on croirait que les vestiges y sont nécessairement. Ce cas de figure se pose à tous ceux qui doivent cartographier des hypothèses. Si la carte des hypothèses est imprimée elle sera créditée de toutes les certitudes. L'Inventaire Général du Patrimoine cartographie les édifices qu'elle a sélectionnés pour étude : aux mains des profanes elle deviendra une carte de ce qu'il faut conserver et, par déduction, de ce que l'on peut détruire. Or, l'étude ne concerne qu'un échantillonnage des édifices anciens ou remarquables. En suivant la carte, on détruira la rue

médiévale dont seule la maison la plus typique aura fait l'objet d'une étude. Qu'arrive-t-il lorsqu'on cartographie un sondage si ce n'est multiplier les marges d'erreur du sondage lui-même ? L'usage intensif de la cartographie dans notre vie quotidienne comme dans les conflits mondiaux doit nous armer de méfiance et nous amener à ne considérer les cartes qu'avec leur mode d'emploi.

La carte doit son succès à son évidence, d'où son usage exclusif dans les communiqués de guerre.

Finalement, seul le voyageur qui se trouve sur le terrain sait ce que la carte représente. Est-ce à dire que le voyageur a toujours raison ? Certes non : s'il ne trouve pas la ville à l'endroit précis où elle est indiquée sur la carte, il en conclura non que la carte est fautive mais qu'il s'est trompé de route. Il peut changer de chemin mais il ne peut pas changer le chemin. Mais s'il rencontre un ami en pays ennemi, devra-t-il respecter les frontières dessinées sur la carte ? Voilà le paradoxe : le voyageur, image même de la liberté, est prisonnier de la carte. Il est pris dans ses filets. Bien qu'il soit sur le terrain, et n'utilise la carte que pour s'y rendre, il ne peut plus s'en défaire, ni la contrarier.

Est-ce à dire que la carte ait toujours raison contre le voyageur ? Pas davantage. Les cartes du Moyen âge figuraient, au centre des océans et des terres australes, des monstres effrayants. On ne les y a jamais trouvés. Les voyageurs avaient-ils menti ? Non, tout simplement, il n'y avait pas eu de voyageurs.

Les cartes sont toujours en partie une carte de nos croyances et de nos peurs. Aujourd'hui que les cartes sont faites à distance par des mesures prises par des automates, les peurs qui s'y inscrivent sont programmées dans les automates eux-mêmes, indécélables et par conséquent, incontestables. Le mensonge du code est masqué par l'évidence de la carte.

On s'apprête à lancer pour la traversée de l'Atlantique un navire de course entièrement téléguidé, sans aucun homme à bord. Il sera conduit à distance selon des cartes dont les données sont captées en temps réel, de manière automatique, tenant compte des courants, des vagues et des vents. Les conducteurs automobiles sont déjà assistés par de telles cartes, bientôt ils seront aussi téléguidés. La confiance dans l'exactitude des données doit être totale, mais pour qui ce voyage sans voyageur ? Quel type de voyage est ainsi programmé ? Généralement de tels voyages n'ont pas de but : ils ont une cible.

Qui vaut le mieux, un voyageur sans carte ou une carte sans voyageur ? On recommandait naguère aux voyageurs de ne pas oublier leur carte. On

serait tenté de dire aujourd'hui aux cartographes : n'oubliez pas le voyageur. Un conte sans doute chinois fait dire à un vieillard qui refuse qu'on lui installe l'eau courante : « Je ne veux pas du robinet car il me ferait oublier que l'eau vient du puits ». Nous avons oublié que les cartes viennent des voyageurs. Aujourd'hui qu'elles sont établies à partir d'ondes captées par satellites elles risquent d'apparaître de plus en plus non comme des représentations mais comme des émanations naturelles du territoire, des « indices » et non des « icônes ». Avec les vues prises par satellites, elles se camouflent d'ailleurs, en photographies. Mais à l'heure où l'on se rend compte que la photographie n'est pas seulement « indicielle » et plus proche du dessin que de l'illumination de la nature, il faut y ajouter les cartes, drapées dans l'innocence de leur représentation homothétique de la réalité.

La carte parfaite est bien celle qui oublie le voyageur : elle ne peut plus faire alors l'objet d'aucune critique. Dans *La Chasse au snark*, Lewis Carroll imagine cette carte parfaite : « L'Homme à la cloche avait acheté une grande carte. Elle représentait la mer, mais sans aucune terre et les gens de l'équipage furent bien contents de la voir car c'était une carte, enfin, où ils comprenaient tout. Qu'avaient-ils à faire, en effet, du Nord, des équateurs, des méridiens ou des tropiques et de tous ces signes que Mercator avait inventés et qui figuraient sur toutes les autres cartes et en particulier sur celles où se trouvait le plus grand encombrement d'îles. Notre capitaine est meilleur – pensaient-ils – il a acheté la meilleure carte, la seule qui soit absolument vide ».